Caceres se trouve dans le voisinage de Lima, à la tête de 3,000 hommes. On s'attend à une prochaine rencontre qui mettra fin à la lutte. Le gouvernement a fait de grands préparatifs militaires pour s'opposer à la marche de Caceres.

Nouvelles d'Egypte

Le Caire, 19 juin. — Le canal sera libre lundi prochain.

Raghes-Pacha est mort.

Une trombe

Paris, 19 juin. — Une trombe d'eau s'est abattue le 15 juin sur la montagne du Saurat (Ariège). La rivière le Sémore a débordé, ravageant tout sur son passage, sur un parcours de 15 kilomètres. Il n'y a que des dégâts matériels à déplorer.

LA FÊTE-DIEU EN 1793

Voici un document qui, malgré son âge, nous paraît avoir un vif intérêt, en ce qu'il pourrait utilement s'adapter aux choses actuelles :

Dans les papiers inédits de la police secrète de Paris (archives nationales, F. 1. C. Seine), on trouve des notes curieuses sur les processions du Saint-Sacrement qui se firent, à Paris, le jeudi 30 mai 1793, jour de la Fête Dieu, en cette année lugubre qui avait vu l'échafaud de Louis XVI, et qui devait contempler encore les horreurs de la guerre civile, les massacres de la Terreur et le pillage des églises profanées.

Ces notes sont signées du citoyen Dutard, ancien avocat, enrôlé dans la police secrète, le 30 avril 1793, par Garat, membre de la Convention et ministre de l'intérieur.

Dutard était un sans-culotte éprouvé; mais il avait un certain bon sens.

Le 25 mai, il adressait à Garat un rapport ainsi conçu :

« La Fête-Dieu approche. Rappelez-vous, citoyen ministre, que c'est à cette époque, l'an passé, que Pétion, le dieu du peuple, fut accueilli à coups de pierres par des sans-culottes de la section des Arcis, pour avoir déclaré dans une ordonnance qu'on serait libre, ce jour-là, de travailler ou de ne pas travailler. Rappelez-vous qu'à la même époque, les sans-culottes de Paris délibérèrent pendant quelques jours s'ils devaient ou non lapider Manuel, pour avoir osé imprimer qu'on serait libre de tapisser ou non ; que, ce jour-là, des hommes qui, par opiniâtreté ou par irréligion, n'avaient pas tapissé, reçurent de bons coups de bâton.

» Je ne sais si c'est fanatisme de la part du peuple, qui veut unanimement une chose qui lui fait plaisir et à laquelle il est attaché, ou si ce n'est pas une infamie stupide et aveugle de la part des représentants de ce même peuple, qui contrarient absolument tous ses goûts et ses penchants dont cent années de révolution ne sauraient le délivrer. »

La procession dont le sans-culotte Dutard prenait si chaudement la défense, se fit, en effet, à l'extérieur, grâce, peut-être, à l'impression que ce rapport avait produite sur le citoyen-ministre Garat.

Dutard en rend compte dans une nouvelle note adressée, comme la première, au ministre :

« Mes premiers regards se sont portés, en ce jour de la Fête-Dieu, vers les processions et cérémonies du jour. Dans plusieurs églises, j'ai vu beaucoup de peuple et surtout les épouses des sans-culottes. On avait fait la procession *intra-muros*.

» J'arrive dans la rue Saint-Martin, près de Saint-Merry : j'entends un tambour et j'aperçois une bannière. Déjà, dans tout le quartier, on savait que la paroisse Saint-Leu allait sortir en procession.

» J'accourus au-devant; tout y était modeste. Une douzaine de prêtres, à la tête desquels était un vieillard respectable, le doyen, qui portait le rayon sous le dais. Un suisse de bonne mine précédait le cortège; une force armée de douze volontaires à peu près, sur deux rangs, devant et derrière, une populace nombreuse suivait dévotement.

» Tout le long de la rue, tout le monde s'est prosterné. Je n'ai pas vu un seul homme qui n'ait ôté son chapeau. Lorsqu'on a passé devant le poste de la section Bon-Conseil, toute la force armée s'est mise sous les armes.

» Quand le tambour qui précédait et les gens qui suivaient ont annoncé la procession, quel a été l'embarras de nos citoyennes de la halle ! Elles se sont concertées à l'instant, pour voir s'il n'y aurait pas moyen de tapisser avant que la procession passât. Une partie se sont prosternées à l'avance à genoux, et enfin, lorsque le bon Dieu a passé, toutes à peu près se sont prosternées. Les hommes ont fait de même. Des marchands ont tiré des coups de fusil en l'air. Plus de cent coups ont été tirés. Tout le monde approuvait la cérémonie, et aucun que j'aie entendu ne l'a désapprouvée.

» C'est un tableau bien frappant que celui-là. J'ai vu, dans des physionomies, les images parlantes des impressions qui se sont fait si vivement sentir au fond de l'âme des assistants. J'y ai vu le repentir, le parallèle que chacun fait forcément de l'état actuel des choses avec celui d'autrefois. J'ai vu la privation qu'éprouvait le peuple par l'abolition d'une cérémonie qui fut jadis la plus belle de l'Eglise. J'y ai vu aussi les regrets sur la perte des profits que cette fête et autres valaient à des milliers d'ouvriers. Quelques personnes avaient les larmes aux yeux. Les prêtres et le cortège m'ont paru fort contents de l'accueil qu'on leur a fait partout.

» J'espère, citoyen-ministre, que vous ne laisserez pas cet article sur votre cheminée. »

Situation météorologique.— La baisse signalée depuis deux jours sur les îles britanniques s'est étendue vers la mer du Nord. et le maximum barométrique est ce matin près Shelland, En même, l'aire des fortes pressions qui se trouvait au large de nos côtes s'accentue. Un régime de vents d'Ouest s'établit donc sur nos régions.

Le thermomètre s'est abaissé généralement, il marquait ce matin 7° à Arkangel, 13° à Berlin, Valentia, 14° à Lyon et 25° à Palerme.

En France, le temps est au beau, avec température voisine de la normale. A Paris, hier, le ciel a été nuageux.

Température. — Le thermomètre centigrade de l'ingénieur Queslin, 1, rue de la Bourse, à Paris, marquait aujourd'hui :

A 7 h. du matin 16° ·/. au-dessus de zéro.
— 11 h. — 22° 3/. —
— 1 h. — 25° ·/. —

Hauteur barométrique : 760 m/m 5/..

Observations météorologiques.— *Paris, 20 juin.* — La pression barométrique est de 760 à Dunkerque ; 764 à Biarritz. — Bourrasques près Zhetland et au golfe de Gênes. — Le baromètre baisse de 2 m/m à Valentia, Brest ; hausse de 1 à Biarritz. — Temps probable: vent d'entre sud et ouest, ciel beau. — Température voisine de la normale.

CHRONIQUE LOCALE

ROUBAIX

Sa Grandeur Mgr l'archevêque de Cambrai commencera sa tournée épiscopale dans l'arrondissement de Lille, le samedi 4 juillet.

Monseigneur arrivera à Roubaix le vendredi 24 juillet. Sa Grandeur administrera le sacrement de confirmation, ce jour-là même, à St-Martin, à 11 heures; le samedi 25 à St-Sépulcre, à 8 heures 1/2; à Notre-Dame à 10 h. 1/2; le dimanche 26 au Très-Saint-Rédempteur, à 9 h. ; à Saint-Joseph à 3 h.; le lundi 27 à Ste-Elisabeth à 10 h. 1/2; le mardi 28 au Sacré-Cœur, à 8 h. 1/2.

La rentrée de M. Glorieux à Roubaix. — Les amis de M. Glorieux sont allés le recevoir à la gare de Roubaix, vendredi soir. C'était l'heure de la sortie des fabriques, et une foule considérable stationnait dans la cour de la gare et les rues voisines. Un certain nombre d'estaminets avaient arboré des drapeaux.

M. Glorieux est arrivé par le train de 7 h. 22 : il paraît assez fatigué de son périlleux voyage et marchait avec quelque difficulté.

Salué par quelques acclamations, il a pris place dans une voiture découverte, en compagnie de plusieurs amis. Sur le quai de la gare, ceux-ci lui avaient offert de très beaux bouquets et deux couronnes.

Le cortège — car c'était un véritable cortège — s'est mis aussitôt en marche. En tête, un commissionnaire traînant sur sa petite voiture la nacelle échappée au naufrage et ornée de drapeaux pour la circonstance; puis, venait le landau dans lequel se trouvait M. Glorieux. Un monsieur, debout dans cette voiture, n'a cessé, pendant tout le parcours, de tenir une couronne au-dessus de la tête de l'aéronaute, visiblement ému de ces témoignages de sympathie.

Trois flacres suivaient, contenant la famille et les membres de la société des aéronautes tourquennois *les Vingt*.

Après avoir ainsi parcouru les rues du Chemin-de-Fer, de la Gare, la Grand'Place, la Grande-Rue, et la rue de Lannoy, le cortège s'est rendu au domicile de M. Glorieux, rue Decrême, où un arc de triomphe enguirlandé de feuillages et éclairé par des lanternes vénitiennes avait été dressé. La plupart des maisons comprises entre la rue de Lannoy et celle de Bavai étaient pavoisées et illuminées. A une fenêtre, on voyait un transparent représentant un ballon qui tombe dans la mer; un aéronaute occupe la nacelle. Au fond du tableau, un navire arrive à toute vapeur.

On a chanté plusieurs vivats; puis, les parents et les amis de M. Glorieux sont entrés chez lui et lui ont tenu gaîment compagnie jusqu'à une heure avancée.

Voici ce que M. Glorieux dit de son voyage :

« Quand j'eus tiré le feu d'artifice, j'estimai que le vent me poussait du côté de Paris; mais il changea brusquement et je filai vers le nord-ouest. A minuit quarante-cinq, je pris un léger repas. J'avais fini lorsque j'aperçus au-dessous de moi un train de voyageurs ; ce devait être le train de Calais qui arrive à Lille à trois heures du matin; mon ballon avait vogué jusqu'alors à une altitude variant de 4 à 800 mètres ; mais à ce moment, il s'éleva rapidement à 1,500 mètres ; j'aperçus les premières lueurs de l'aube.

» A certains bruits, je compris que j'étais au-dessus de la mer ; j'avais dû prendre la mer entre Calais et Boulogne. Le *Jupiter* filait avec une rapidité vertigineuse. En me penchant au-dessus de la nacelle, je sentais ma tête tourner ; voilà vingt ans que je fais des ascensions aérostatiques et du trapèze au-dessous de la nacelle ; et jamais cela ne m'était arrivé ; je ne crois pas non plus avoir jamais rencontré des courants aussi violents et avoir marché avec une telle vitesse. L'humidité de la mer alourdissait mon ballon, je dus me débarrasser de mon appareil pyrotechnique et je jetai du lest : j'atteignis bientôt une altitude de 4 à 5,000 mètres. Mais je ne pus me maintenir à une telle hauteur ; il y faisait, du reste, un froid glacial ; je quittai cette Sibérie et redescendis un peu.

» A un moment, je traversai un coin de terre; c'était la pointe d'Angleterre : mais ce ne fut qu'une éclaircie. Je voguais toujours au-dessus de la pleine mer ; je crus alors que je me dirigeais sur l'Amérique. Je jetai un regard sur mes provisions ; hélas ! pour faire une pareille traversée, c'était maigre ; vous allez en juger : j'étais réduit à la portion congrue : un petit pain, quelques tablettes de chocolat et une bouteille de vin.

Il n'y a pas besoin d'être taillé en Gargantua pour trouver ce menu quelque peu insuffisant, mais aucun restaurateur n'ayant encore songé à tenir table ouverte dans les nuages, je dus faire contre mauvaise fortune bon cœur.

» Vers six heures du matin environ, j'aperçus un navire. Je me penchai au-dessus de la nacelle ; fis des signes avec mon mouchoir et laissai tomber quelques journaux : vaine tentative ; on ne voulait pas de moi. Ce navire disparut à mes yeux. J'ai su plus tard que c'était le steamer *Victoria*, capitaine Stubbs. L'équipage avait bien aperçu le ballon, mais il crut qu'il n'y avait personne à bord et n'y prêta pas plus d'attention. L'aérostat n'avait pas tardé, me dit-on, à disparaître dans les nuages.

» Je commençais à désespérer, lorsque vers sept heures, je vis un nouveau paquebot; c'était le *Brighton*, capitaine Clarck; il allait Newhaven à Dieppe; je tentai d'opérer ma descente. J'avais été aperçu, comme je le sus plus tard, par M. Vine, le maître d'équipage de quart sur la passerelle; j'étais à l'ouest du navire; mais comme il est très difficile lorsqu'on se trouve au-dessus de la mer, où l'on manque de points de comparaison, de se rendre un compte bien exact des distances, au lieu d'aller m'abattre près du paquebot, comme j'en avais l'intention, je descendis à quatre ou cinq milles du *Brighton*.

» Je me mis immédiatement à faire des signes de détresse. On suivait mes mouvements; M. Vine ne m'avait pas perdu de vue : il prévint immédiatement le capitaine Clarck, dont la conduite, dans ces circonstances, est digne de tous les éloges. Le capitaine ordonna au mécanicien de faire toute la vitesse possible pour atteindre le ballon. Cet ordre fut de suite exécuté. Alors commença une course étrange entre le *Brighton*, un des meilleurs marcheurs de la Compagnie de Newhaven et le *Jupiter*, qui faisait d'énormes soubresauts.

» Ce fut pour moi un terrible moment.

» La nacelle était à chaque instant submergée, puis elle rebondissait, soulevée par le ballon. J'avais dû mettre ma ceinture de gymnastique, passer une corde aux anneaux et me cramponner au cercle où sont attachés les cordages qui retiennent la nacelle au ballon ; mais cela ne m'empêchait pas d'être submergé avec la nacelle, lorsqu'elle touchait la mer. Pendant combien de minutes luttai-je ainsi ? je l'ignore ; mais cela me parut un siècle. Par moments, j'avais une vision rapide du *Brighton* arrivant sur moi à toute vapeur ; il me paraissait énorme, avec tous ses passagers sur le pont.

» Je commençais à avoir des hallucinations et je sentais mes forces défaillir ; ma main gauche se raidissait; un froid glacial m'avait envahi. Et le *Jupiter* continuait ses bonds furieux, la nacelle s'emplissait d'eau et mon courage et ma vigueur diminuaient : mais le steamer avançait toujours !

» Le capitaine Clarck avait fait mettre à la mer un canot où avaient pris place le capitaine en second, M. Hale ; le maître d'équipage, M. Vine; et les matelots Hoder, Winder et Hersay. Ils arrivèrent près du ballon au moment où, à bout de forces, j'allais cesser de lutter. Ils me lancèrent une corde ; je pus l'attacher au cercle et mes sauveteurs parvinrent ainsi jusqu'à moi.

» Ils durent, pour me dégager, couper les cordages dans lesquels mes jambes et tout mon corps s'étaient pris et enroulés. Je sentis enfin que quatre bras vigoureux me saisissaient pour me transporter sur le canot. Il était temps, je m'évanouissais. Quand je revins à moi, j'étais couché sur le pont, à bord du *Brigthon*. Je reçus de l'équipage anglais et de tous les passagers les soins les plus empressés et les plus dévoués; on eût dit que j'étais le fils de ces braves marins ! On me déshabilla entièrement; les Anglaises et les Américaines qui faisaient partie des passagers n'en restèrent pas moins en cercle autour de moi : j'en conclus que le fameux *Shocking* ! n'est qu'un vain mot. On me frictionna avec de l'eau-de-vie et on me couvrit de vêtements de marins : j'en avais bien quarante kilos sur le corps.

» J'avais eu l'épiderme des jambes enlevé par le frottement des cordages : on m'appliqua des compresses, on me fit avaler un cordial et l'on me transporta dans la chambre placée au-dessus des générateurs et où régnait une température de 55 degrés, un vrai Sénégal, mais j'étais glacé ; je ne sentais rien. On venait, de minute en minute, regarder par une croisée comment je me comportais dans cette fournaise, et si j'allais bientôt pouvoir me contenter de l'atmosphère ordinaire. Avec de pareils soins, il n'était pas possible de ne pas revenir à soi complètement.

» Parmi les personnes qui se sont le plus dévouées pour moi dans ces circonstances, je dois citer M. Satrin, propriétaire du buffet de la gare maritime et de l'*Hôtel d'Albion*, à Dieppe ; il se trouvait à bord du *Brighton* et mit de côté tous les objets précieux et les valeurs que j'avais dans mes poches : les Américains et les Anglais qui se trouvaient à bord voulurent acheter ma montre, ma chaîne, mon épingle de cravate, mes boutons de manchettes, ma boussole, ma photographie, mon baromètre, etc., on pilla mes cartes de visite et mon papier à lettres à en-tête placés dans ma valise; on coupa par par parcelles les cordages auxquels je m'étais cramponné et chacun en prit un petit morceau, en souvenir de ce sauvetage vraiment extraordinaire. Si le temps, en effet, au lieu d'être clair, avait été brumeux, j'aurais été perdu. Personne ne m'eût aperçu.

» Après m'avoir recueilli à bord, on avait aussi opéré le sauvetage du *Jupiter* ; mais, à l'encontre de son maître, il n'a que peu souffert et sera facilement réparable. Il n'en est pas de même de ma montre, arrêtée à 7 heures 16, après son plongeon dans l'eau salée.

» A mon arrivée à Dieppe, je suis descendu à l'*Hôtel d'Albion*, sur le quai Henri IV. Là, j'ai été interwievé par les reporters français et étrangers, comme un ministre en voyage. Un rédacteur d'un journal de Paris m'a demandé des morceaux de caoutchouc de la soupape du ballon : je les lui ai donnés.

» Je tiens, en terminant ce trop long récit, à remercier publiquement, et de nouveau, par la voie de la presse, MM. le capitaine Clarck ; Hale, capitaine en second ; Vine, maître d'équipage ; les matelots Hoper, Winder et Hersay, et M. Satrin.

» Je vais envoyer 100 fr. au capitaine Clarck pour les distribuer à ses braves marins, mes sauveurs. D'un autre côté, M. Géry Legrand, maire de Lille, m'a promis qu'il allait demander, pour eux, au gouvernement, la médaille de sauvetage.

» Depuis vingt ans que je fais des voyages en ballon, je n'étais jamais tombé à la mer ; je n'en continuerai pas moins mes ascensions comme par le passé. Celle que je viens d'accomplir était la 353°. »

Chronique du bien.— Un porte-monnaie, perdu hier dans le *car* de Watrelos, a été trouvé par le conducteur Flipo et remis, après recherches, à son propriétaire. Nous tenons à signaler cet acte de probité à la connaissance du public.

Concerts publics. — Voici le programme des auditions musicales qui seront offertes au public, le dimanche 21 juin, de cinq à sept heures du soir, au Jardin de Barbieux, et le jeudi 25 dudit mois, de huit heures et demie à 10 heures du soir, place Chevreul :

1re partie. — Grande Fanfare : 1. Allegro militaire. X. — 2. La Chasse aux Papillons. (Ouverture). Clodomir.— 3. Le Pirate, duo pour trombonne et piston, exécuté par MM. E. Delisse et H. Petit. Concône.

2e partie.— Société chorale « Les Mélomanes Roubaisiens ». — 1. Le Lierre et le Papillon (Chœur). — A. Saintis.— 2 Voici l'Aurore (Chœur). A. Saintis.

3e partie. — Grande Fanfare. — 1. Le P'tit Quinquin (Pas redoublé). Desrousseaux. — 2. Une Nuit à Grenade (Fantaisie). V. Buot. — 3. Jeanne d'Arc (Fantaisie). Kling. — 4. Quadrille sur des airs des Desrousseaux, chansonnier lillois. J. Jacob.

Perception de Croix. — M. Dubois, percepteur, informe les contribuables de la réunion de Croix que son bureau est transféré du numéro 95 de la rue des Arts au numéro 6 de la rue du Général Chanzy (entre la rue de Lille et le boulevard de Paris).

Une véritable razzia de poules et de lapins a été opérée, l'avant-dernière nuit, dans les rues du Tilleul et de Condé. Il n'est presque pas de maison qui n'ait eu son poulailler visité ou dévalisé en tout ou en partie. Les vols les plus importants ont été commis chez MM. François, rue de Condé, Louis Desbarbieux et Devos, rue du Tilleul.

Un tapage infernal mettait en émoi, hier soir, les voisins d'un estaminet de la rue Pauvrée : c'était le cabaretier qui avait saisi sa femme par les cheveux et la battait comme chaire à pâtée. La malheureuse, d'ailleurs, était complètement ivre. Aux cris poussés par leur petite fille, un agent accourut et dressa procès-verbal aux deux époux, pour scandale dans leur estaminet.

On signale de divers côtés la réapparition de lueurs crépusculaires. On en a observé dans notre région, dans le reste de la France, en Espagne, mais les plus belles ont, comme à la fin de 1883, et au début de l'année dernière, été vues dans l'hémisphère sud.

L'auréole lumineuse, qui s'était montrée autour du soleil presqu'en même temps qu'apparaissaient les lueurs, persiste toujours, mais son éclat s'est beaucoup affaibli. C'est pendant l'été de 1884, qu'elle montra la plus grande intensité. On la distingue encore assez bien, toutefois, quand le ciel est clair, vers midi. Il sera intéressant de constater si la diminution progressive de sa lumière est due simplement à la position du soleil sur l'horizon ou à une disparition lente et graduelle des matières-vapeurs ou poussières qui l'ont fait naître.

Chronique colombophile. — Voici les résultats du concours sur *Orléans*, organisé par la fédération colombophile roubaisienne et donné, le 14 juin, au siège de la société le *Pigeon Rouge*, établie chez M. Dansette, cabaretier au *Cheval Blanc*, rue de Lannoy, 290.

601 pigeons, lâchés à 4 heures 30. Vent nord-est, 14 juin 1885.

1er prix, E. Browaeys, 10 h. 25, PPPP. — 2e, E. Browaeys, 10 h. 25, PPPP.— 3e, E. Wallaeys, 10 h. 28, PPP. — 4e, J. Lepoutre, 10 h. 28 1/2, PPPP. — 5e, Charlet, 10 h. 29, PP. — 6e, Batel, 10 h. 29, P. — 7e, F. Piérard, 10 h. 30, PPPP. — 8e, F. Piérard, 10 h. 30, PP. — 9e, J. Lepoutre, 10 h. 30 3/4, P. — 10e, J. Lepoutre, 10 h. 30 3/4, P. — 11e, E. Dujardin, 10 h. 30 3/4, PP. — 12e, Dufiot, 10 h. 30 3/4, PPPP. — 13e, F. Guilmain, 10 h. 31, PPP. — 14e, J. Duthoit, 10 h. 31, PPP. — 15e, F. Marsy, 10 h. 31 3/4, P. — 16e, H. Salembier, 10 h. 31, P. — 17e, J. Duthoit, 10 h. 31, PP. — 18e, Maes, 10 h. 32 1/2, P. — 19e, A. Balcaen, 10 h. 3/4, PPPP. — 20e, C. Catel, 10 h. 32 3/4, PPP. — 21e, E. Dujardin, 10 h. 33 1/4, PP. — 22e, E. Dujardin, 10 h. 33 1/4, PP. — 23e, D'Hallain Varrasse, 10 h. 33 1/2, P. — 24e, L. Renard, 10 h. 33 1/2, PPP. — 25e, F. Hazebrouck, 10 h. 33 3/4, PP. — 26e, F. Hazebrouck, 10 h. 33 3/4, PP. — 27e, Defiandre, 10 h. 33 3/4, PP. — 28e, E. Dujardin, 10 h. 34 1/4, PP. — 29e, L. Voleke, 10 h. 34 1/2, PP. — 30e, L. Voleke, 10 h. 34 1/2. — 31e, F. Marsy, 10 h. 34 3/4. — 32e, E. Catteau, 10 h. 35, PP. — 33e, H. Watteau, 10 h. 35 1/4, PP. — 34e, J. Niffle, 10 h. 35 1/4, PPP. — 35e, A. Draut, 10 h. 35 1/2, P. — 36e, Desbarbieux, 10 h. 35 1/2. — 37e, H. Joye, 10 h. 35 3/4, PPP. — 38e, H. Wanin, 10 h. 36, PP. — 39e, E. Wallays, 10 h. 36, PPP. — 40e, L. Farvacque, 10 h. 36 1/2, PP.— 41e, H. Salembier, 10 h. 37 1/2, PPP. — 42e, Braeme, 10 h. 37 3/4, P. — 43e, Legrand, 10 h. 38, PP. — 44e, L Dupont, 10 h. 39, PPP. — 45e, P. Spel, 10 h. 39 1/4. — 46e, A. Carbon, 10 h. 39 3/4, PP. — 47e, J. Vroman, 10 h. 40, PPP. — 48e, H. Clément, 10 h. 40 1/4, PP. — 49e, L Graisseur, 10 h. 41 1/2, PP. — 50e, P. Ducatteau, 10 h. 41 3/4, PP. — 51e, Petit, 10 h. 41 3/4, PP. — 52e, Batel, 10 h. 42, PP. — 53e, F. Guilmain, 10 h. 42, PP. — 54e, H. Clément, 10 h. 42 1/4, PP. — 55e, L. Voleke, 10 h. 42 1/2, PP. — 56e, J. Lepoutre, 10 h. 43 1/2, PP.— 57e, 10 h. 44 3/4, F. Marsy. — 58e, 10 h. 45 1/4, Libossart, PP. — 59e, J. Vanacker, 10 h. 45 1/2. — 60e, A. Vaissier, 10 h. 54 3/4, PP. — 61e, Lambin, 10 h. 46 1/2, PP. — 62e, Holmart, 10 h. 48 3/4. — 63e, Leclercq, 10 h. 49 1/2. — 64e, E. D'Halluin, 10 h. 49 1/2. — 65e, Datel, 10 h. 49 1/2. — 66e, J. Devys, 10 h. 49 3/4. — 67e, H. Henno, 10 h. 50 1/2. — 68e, Volgain, 10 h. 51 1/4 — 69e, E. Belle, 10 h. 51 3/4.— 70e, P. Ducatteau, 10 h. 51 3/4. — 71e, V. Corbusier, 10 h. 51 3/4. — 72e, Delmotte, 10 h. 52. — 73e, Larivière, 10 h. 52 1/2.— 74e, Fourniez, 10 h. 53 1/2. — 75e, F. Lepers, 10 h. 53 1/2. — 76e, F. Lepers, 10 h. 53 1/2. — 77e, Malfait, 10 h. 53 3/4. — 78e, J. Niffle, 10 h. 54 1/4. — 79e, J. Marsy, 10 h. 54 1/4. — 80e, Vernier, 10 h. 54 1/4. — 81e, E. Browaeys, 10 h. 54 1/2.— 82e, J. Carbon, 10 h. 54 3/4. — 83e, Degrotte, 10 h. 54 3/4. — 84e, Dechuyter, 10 h. 55. — 85e, A. Duret, 10 h. 56 1/4. — 86e, Vlaminek, 10 h. 56 1/4. — 87e, C. Catel, 10 h. 56 1/4.

Dimanche 21 juin, concours sur *Saint-Just*, à la société le *Pigeon Meunier*, établie chez M. Delourme, cabaretier à l'*Ancien Petit-Marin*, route de Mouveaux. 100 francs de prix d'honneur.

Lys-lez-Lannoy. — La société colombophile « l'Union, » siégeant chez M. Jean Delattre, sur la place, informe les amateurs que le 6e grand concours annuel aura lieu le lundi 3 août, fête des Fabricants. Ce concours se fera sur *Paris*. 150 fr. de prix d'honneur. — Prix d'excellence. — Les affiches paraîtront ultérieurement.

Wattrelos. — Nous avons parlé hier des fêtes de bienfaisance organisées par le *Cercle de la Concorde*. Sur la demande de M. Paul Fournier, directeur de la musique de M. Lézy-Salembier, l'*Union des trompettes*, de Roubaix, viendra rehausser ces fêtes, qui doivent avoir lieu dimanche et lundi prochain, au *Cercle de la Concorde*.

L'*Union des trompettes* sera reçue par les *Enfants de la Lyre*, dimanche, à trois heures, au Casino, chez Mme veuve Dubus-Flipo. Les deux sociétés se rendront ensuite au local de la société des *Enfants de la Lyre*, chez M. J.-Louis Plouvier, où les vins d'honneur seront offerts. De là, on ira au *Cercle de la Concorde* pour prendre part au carrousel. Durant le parcours du cortège, et pendant le concours, l'*Union des trompettes* et l'harmonie les *Enfants de la Lyre*, exécuteront divers morceaux de leur répertoire.

Willems.— On nous écrit de cette commune : « Vendredi, vers 11 heures du matin, le cheval de M. Lecomte, farinier, à Croix, s'est enfui au grand trot dans une des principales rues du village, et menaçait d'écraser quelques enfants, quand M. Alphonse Béghin, domestique chez M. T..., s'est bravement élancé à la tête du cheval et est parvenu à l'arrêter, après avoir été traîné sur une distance de plus de cinquante mètres. Sans le sang-froid déployé par M. Béghin, il y aurait eu certainement un malheur à déplorer.

Ce n'est pas la première fois que cet homme courageux se distingue en pareille circonstance.

Société de consommation.— Prix du pain : Gruau (trois livres), 0,57. — Blanc (trois livres), 0,50. — Ménage (quatre livres), 0,57.

TOURCOING

Monseigneur l'archevêque se rendra à Tourcoing le 28 juillet. Les réceptions auront lieu vers quatre heures du soir.

Sa Grandeur administrera le sacrement de confirmation : le mercredi 29 juillet, au monastère de Notre-Dame-des-Anges, à 7 heures; au Sacré-Cœur, à 8 heures 1/2; à Saint-Christophe, à 10 heures 1/2; le jeudi 30, au Collège, à 7 heures; à Notre-Dame-de-Lourdes, à 8 heures 1/2 ; à Notre-Dame, à 10 heures 1/2, puis au pensionnat de la Sainte-Union; le vendredi 31, à Saint-Joseph, à 8 heures 1/2, et à Halluin, à 11 heures.

On annonce qu'une conférence politique aura lieu demain, dimanche, dans la salle du Théâtre, place de la mairie, sous la présidence de M. le pasteur Dide, sénateur du Gard. L'orateur est un avocat de Valenciennes, M. Paul Foucart; il parlera du *Gaspillage des finances* (?) *sous la...... l'ancien régime.*

Concert public. — *La Fanfare des Pompiers*, exécutera dimanche 21 juin 1885, à 5 heures du soir, sur la place Thiers, les morceaux ci-après :

1. Marche des Carabiniers Tourquennois, L. Montagne. — 2. Ouverture de Marmilla, L. Montagne. — 3. L'Eventail, polka (soliste M. G. Mager), Arban. — 4. Hommage aux grands Maîtres, fantaisie, Dunckler. — 5. La Gracieuse, mazurka, O. Métra. — 6. Fantaisie Italienne, Rossini.

Des chaises seront mises à la disposition du public.

Les habitants de la rue de Dunkerque se plaignent d'être encore privés des bienfaits de l'éclairage public. Sans la libéralité d'un industriel qui alimente à ses frais l'unique lanterne de la rue, ce quartier resterait plongé dans l'obscurité la plus complète et le passant attardé risquerait fort, dans les mauvais temps, de rester embourbé dans les ornières de la chaussée. Et cependant c'est là un quartier qui se peuple, s'embellit et promet de devenir un des plus beaux de la ville.

Cette rue aboutit à l'une des deux gares, c'est, de plus, une voie de communication qui abrège sensiblement la route de Tourcoing à Lille, ce qui amène une assez grande circulation de voitures : nos messagers qui partent de Lille assez tard dans la soirée la parcourent chaque nuit.

Nous savons que cette rue n'est pas encore reconnue par la ville, mais les propriétaires ont pétitionné, l'an dernier, pour obtenir le pavage des accotements et la pose du gaz, offrant en échange, la propriété du pavé et de l'aqueduc.

Cette demande n'a pas été jusqu'aujourd'hui accueillie favorablement; il nous semble cependant que la réclamation mérite un sérieux examen et nous attirons sur ce fait l'attention de la commission municipale de la voirie.

Le drame de Mouveaux. — Le revolver que portait Delannoy, au moment de l'agression, et qui a servi à le blesser, a été retrouvé dans l'une des cuves de la mégisserie par M. Vandekerkhove, qui s'est empressé de le déposer à la gendarmerie. Trois coups sur cinq étaient encore chargés, mais, néanmoins, il paraît peu probable que Delannoy ait reçu deux balles dans la bouche. Le jour n'a pas encore pu se faire sur ce grave attentat, mais il est un point à noter, c'est que la victime n'était pas inconnue de ceux sur qui pèsent les soupçons. Il résulte, en effet, de la confrontation de Louis Rogghe avec Delannoy, qu'ils avaient logé ensemble dans la même pension et que l'hôtesse avait chargé Delannoy de réclamer à Rogghe un arriéré, ce qui aurait peut-être amené une certaine inimitié entre la victime et ses agresseurs présumés.

Vol important. — Jeudi matin, M. Desrousseaux, retordeur, rue du Haze, a porté plainte, pour détournement de marchandises, contre deux ouvrières bobineuses qui travaillaient chez elles pour son compte. Ces ouvrières sont voisines et rapportaient toujours ensemble, chez M. Desrousseaux, les marchandises qu'il leur avait confiées. Sur les huit ou dix kilog. de laine filée que chacune rapportait, elles en dérobaient chaque fois deux kilog., qu'elles remplaçaient par un poids en fer de deux kilos, qu'elles mettaient l'une après l'autre dans leur laine pour la repeser et cela au nez de l'employé; celui-ci ne s'est jamais aperçu de cette fraude; elle durait depuis quatre mois.

La valeur des marchandises ainsi détournées s'élève à plus de 1,500 fr. Elles étaient vendues en Belgique à un individu qui venait lui-même les chercher à la frontière.

Voici de nouveaux détails sur cette affaire :

Les deux voleuses présumées Augustine L... et Marie G... ne sont pas arrêtées.

En voici la raison : Le volé s'était aperçu qu'on lui enlevait de la marchandise. Quand il a pris ces deux filles en flagrant délit, il leur a fait signer un billet, d'après lequel elles reconnaissaient avoir volé. Il leur a promis, en revanche, de ne pas faire sa déclaration à la police si elles voulaient lui donner le nom du recéleur.

Elles ont signé; mais, depuis, elles n'ont pas voulu donner le nom promis, et, hier, l'individu est allé déposer sa plainte et le billet en question.

Les deux ouvrières ont été appelées par le commissaire; elles reconnaissent avoir signé le billet par plaisanterie, mais n'avoir rien volé du tout, et ne pas connaître le recéleur (qu'on croit être un habitant de Dottignies).

L'affaire en est là, mais il y a certainement vol de près de 2,000 fr. de marchandises.

Un journalier de Saint-Amand, nommé Emile Corrion, est venu, hier soir, demander au bureau de police un abri pour la nuit. On s'est empressé de lui donner l'hospitalité.

LILLE

Le conseil municipal réuni hier soir, a décidé d'envoyer au ministère de la marine la motion suivante :

Le conseil réuni ce soir vous prie d'adresser à la famille Courbet l'expression de la douleur que lui cause la mort de l'illustre marin dont la France entière porte le deuil.

Le conseil a décidé en outre qu'une rue de Lille portera le nom de l'amiral.

Le téléphone. — Les communications téléphoniques entre Lille et Dunkerque sont parfaitement établies. Nous avons correspondu vendredi après-midi avec un de nos amis de Dunkerque; nous avons causé aussi facilement que si notre ami avait été dans un des bureaux de Lille.

Chemin de fer du Nord. — Par arrêté de M. le ministre des travaux publics, la compagnie du Nord est autorisée à faire circuler, à titre d'essai, des trains légers et économiques, dits « Trains-Tramways », sur la ligne de Lille à Roubaix et à Tourcoing.

Société de Géographie. — Une nouvelle excursion est organisée pour le dimanche 5 juillet, par la Société de Géographie de Lille, sous la direction de MM. Gosselet et Jules Descamps. Elle a pour objet la jolie vallée de la Senne (Belgique) et les remarquables carrières de Quénast.

Départ à 6 h. 17 du matin de la gare de Lille.

Il y aura deux petites étapes de 3 kilomètres à faire à pied.

Prix de l'excursion : 15 francs.

Les personnes qui désireraient y participer, sont priées d'envoyer leur adhésion sans aucun retard, au siège de la société, rue des Jardins, 29, les Compagnies de chemin de fer belges exigeant très longtemps à l'avance la déclaration exacte du nombre des excursionnistes, avant d'accorder la remise de 50 0/0 sur le prix de parcours qui leur est demandée.

Un héros du Tonkin. — M. le lieutenant d'artillerie Douchez, fils du conservateur de l'Hippodrome, est arrivé vendredi à Lille, en congé de convalescence.

On se rappelle que M. Douchez a été blessé à la bataille de Lang-Son et a été décoré pour sa belle conduite pendant la guerre du Tonkin. M. Douchez, blessé au pied, marche encore avec des béquilles ; il va faire une saison aux eaux; sa guérison complète est assurée.

M. Douchez est placé sur le tableau d'avancement et sera certainement promu cette année au grade de capitaine.

Engagé volontaire pendant la campagne de 1870. il a conquis tous ses grades par son courage et sa bonne conduite; il n'a que 33 ans.

M. Douchez père, très ému, l'attendait à la gare avec quelques amis.

Tribunal civil. — La première chambre civile a rendu son jugement, dans l'affaire intentée à plusieurs industriels, par l'administration des Hospices, qui réclame les frais d'hôpitaux pour les ouvriers blessés dans leurs usines, soignés dans ces établissements.

Le tribunal a reconnu le droit de contrainte à l'administration des Hospices, du moment qu'une part de responsabilité incombe à l'industriel dans les causes de l'accident. Deux des industriels ont été condamnés dans ces conditions.

CORRESPONDANCE

Les articles publiés dans cette partie du journal, n'engagent ni l'opinion ni la responsabilité de la rédaction.

Roubaix, le 16 juin 1885.

Monsieur le directeur,

Je viens vous prier de vouloir bien insérer dans votre estimable journal, les quelques lignes suivantes :

Le 11 courant, quand éclata l'incendie de la rue de l'Alouette, il n'y avait que quelques pompiers de chaque compagnie, sur le lieu du sinistre. Cela tient à ce que l'on a peu sonné dans diverses églises, et que le vent étant contraire, les clairons et tambours n'ont pu donner l'alarme, n'ayant rien entendu. Tant pour cette raison, que pour quelques autres, qu'il serait long d'énumérer, monsieur le commandant leva l'amende, dont avaient été frappés tous les pompiers absents. Nous le remercions, et l'assurons qu'il a, par cet acte de bienveillance, augmenté l'estime et la confiance que nous avons toujours eues en lui.

Mais, pour que pareille affaire ne se renouvelle plus, il conviendrait de prendre des mesures : Placer des avertisseurs dans les endroits qui en sont dépourvus, serait peut-être le plus sûr moyen. Le Pile, par exemple, n'a aucun de ces signaux, si utiles, cependant, dans un quartier populeux.

Espérant que les autorités prendront note de ce conseil, particulièrement pour le quartier susdit, je vous prie d'agréer, monsieur le directeur, mes remerciements bien sincères. UN POMPIER.

NORD

La confirmation. — Mgr Hasley administrera le sacrement de confirmation aux dates et dans les paroisses suivantes :

Juin, Dimanche 21 : Aniche, Auberchicourt, 3 h. Coucher à Aniche. — Lundi 22 : Ecaillon, Pecquencourt, Rieulay. — Mardi 23: Lallaing, Montigay, Guesnain.—Mercredi 24 : Masny, Lewarde, Roucourt. — Jeudi 25 : Erchin, Monchecourt, Villers-au-Tertre. — Vendredi 26 : Fressain, Féchain, Marcq. Retour à Cambrai par Wasnes-au-Bac.

Anzin. — *L'Assassinat.* — Le coupable, hâtons-nous de le dire, par pitié pour sa famille éplorée, peut être considéré comme atteint d'aliénation mentale.

Déjà, il y a quelques années, Courtilly, avait été soumis à un traitement très sérieux pour combattre les symptômes de folie qu'il manifestait autant par ses actes que par ses paroles.

Quoiqu'il en soit, le crime dont il s'est rendu coupable avait été prémédité.

Tout porte à le croire : la sûreté des coups, portés dans la région du cœur et à la tempe gauche, la longue attente que l'assassin a faite dans sa chambre, sachant que la jeune institutrice devait passer sous ses fenêtres.

Mlle Elise Regnault, la victime, est âgée de 23 ans; elle a, pendant trois ans, été institutrice au faubourg de Lille, à Anzin.

Son état est complètement désespéré ; sa mort est attendue à chaque instant.

On a annoncé que la malheureuse victime de cet assassinat était institutrice adjointe à Marcq-en-Barœul. Cette nouvelle a jeté dans cette commune une émotion profonde, qui s'est heureusement calmée, lorsqu'on a su que le renseignement était inexact.

FEUILLETON DU 21 JUIN — (N° 6).

LA DOT DE FÉLICIE

Et l'on s'achemina, comme la veille, vers les Petit-Prés. Il n'y avait pas à se le dissimuler, égaré ou volé, le plan avait disparu, et l'on n'avait plus, pour se guider, que des souvenirs; il fallait tâtonner, perdre bien du temps et se donner bien de la peine pour retrouver le précieux dépôt, si du moins on devait le retrouver jamais !

— Monsieur le maire, dit Cabirou en mettant le pied dans le routin de la Commanderie, nous sommes sauvés.

L'œil de M. Rigodin lança un éclair.

— Oui, oui, oui, reprit le garde ; je me souviens.

— Le plan ?

— Oh non ! Pour le plan, je ne me souviens pas... mais pour ce qui est de l'endroit où nous avons creusé, dans le temps, c'est une autre affaire.

— Voyons ?

— A notre droite il y avait un bouleau.

— Le bois en est plein, dit le maire en ricanant.

— Un bouleau tordu, que je reconnaîtrais entre mille ; d'autant mieux qu'il était tout proche d'un chêne presque aussi tordu que lui... même que je m'étonne qu'on les ait laissés pour de la futaie.

— Et vous croyez ?...

— Monsieur le maire, je ne vous dis que ça.

Et Cabirou s'engagea résolûment dans la taille. Au bout d'une demi-heure, il s'arrêta, frappa la terre du pied et dit avec assurance :

— Monsieur le maire, c'est ici.

— Vous en êtes sûr ?

— Aussi sûr que je suis sûr de ne plus vider de ma vie une bouteille à *la Maltournée !*

— Eh bien, creusez, Cabirou, dit M. Rigodin, que cette affirmation n'avait pas convaincu ; creusez !

Cabirou creusa, sur une largeur de deux mètres et à un mètre de profondeur. Chaque coup de pioche arrachait un battement au cœur de M. Rigodin, dont le visage était inondé de sueur, comme s'il eût tenu la pioche lui-même. A mesure que le trou devait plus profond, son anxiété devenait plus vive. Malgré lui, la confiance du garde l'avait gagné, et d'une minute à l'autre, il s'attendait à voir luir tout à coup au soleil les ferrures du précieux coffre. Hélas ! rien ne brilla. Cabirou n'arracha au sol qu'un nombre incalculable de pierres et de racines.

— Vous vous êtes encore trompé, soupira M. Rigodin. C'est à recommencer.

— J'ai pris trop sur la droite, murmura le garde.

— Eh bien, recommencez sur la gauche.

Même résultat. Troisième tentative; rien encore. Il était exténué ; M. Rigodin n'en pouvait plus. On reprit tristement le chemin de Pézarches.

Les deux cent mille francs avaient-ils été volés?

— Oui, disait M. Rigodin.

— Non, affirmait Cabirou. Il ne s'agissait que de retrouver la bonne place.

Mais, à creuser ainsi mètre par mètre et pour ainsi dire au hasard, on risquait de perdre inutilement un mois ou deux. Il fallait prendre un parti énergique et procéder plus largement, c'est-à-dire défricher la portion du bois où devait, selon toute prévision, se trouver la dot de Félicie, et faire effondrer le sol sur toute l'étendue de ce défrichement, jusqu'à un résultat définitif. On n'abandonne pas, de gaieté de cœur, deux cent mille francs ; et mieux valait sacrifier dix mille francs de plus que de perdre une pareille somme.

Deux jours après, des terrassiers embauchés par Cabirou arrivèrent; et le travail commença sous la haute direction de M. Rigodin en personne.

La semaine suivante, c'était pitié de voir ce bois si vert et si touffu transformé en fondrières ! et cela pour rien !

Les jours passaient; les trous s'accumulaient plus rapprochés et plus profonds; et de chacun d'eux on ne tirait toujours que des pierres, de la boue et des racines !

Pas de coffre !

Volé ou non, comme le plan dressé par Cabirou, le coffre avait disparu !

Ce fut un coup terrible pour M. et Mme Rigodin. De quinze mille livres de rente, ils tombaient à quatre mille ! Presque la misère ! Et le mariage de Félicie était indéfiniment retardé !

Le jour, en effet, où il avait acquis la triste certitude de son malheur, M. Rigodin s'était hâté d'en informer M. Lebon, dont la réponse avait été ce qu'elle devait être, étant donné que M. Lebon mesurait au chiffre de la dot, les qualités de sa future... Il s'excusait de ne pas donner suite au projet si longtemps caressé, et, sans se fermer la maison, manifestait clairement l'intention de n'y rentrer que lorsque les deux cent mille francs en question y seraient rentrés avant lui.

Quel désastre !

Pendant plus d'un mois, M. Rigodin en perdit le boire et le manger... Il avait maigri de vingt livres, et sa face, épanouie, avait pris les tons jaunes d'une vieille bille d'ivoire ! En vain, sa femme et sa fille avaient-elles essayé de le consoler; il ne se pardonnait pas ! Car c'était lui le coupable, le vrai, le seul coupable ! Il avait mal pris ses mesures et commis une impardonnable faute en se fiant à cet ivrogne de Cabirou !

Est-ce à dire qu'il eût complètement renoncé à l'espérance de rentrer en possession de ses deniers ? Non. La preuve n'était pas acquise, après tout, qu'un vol eût été commis. Il se pouvait qu'on eût mal cherché. Un coup de pioche donné au bon endroit, pouvait suffire à réparer le mal... Mais, depuis six semaines, M. Rigodin avait été à même de voir ce que coûte un coup de pioche ajouté à beaucoup d'autres coups de pioche. En recherches, malheureusement inutiles, il n'avait pas dépensé moins de 10.745 fr. 65, sans parler de la perte de son bois, amoindri de moitié, et dont on ne pouvait tirer parti à nouveau, avant une bonne vingtaine d'années. A ce compte, il risquait de sacrifier inutilement le reste de son avoir. Aussi avait-il congédié les terrassiers, et pris le parti de poursuivre ses recherches, en compagnie du seul Cabirou, dont le désespoir et le repentir l'avaient assez profondément touché, pour qu'il ne lui retirât pas sa confiance.

— C'est pourtant bien là, Seigneur Dieu ! murmurait le pauvre garde, en s'arrachant les cheveux, chaque fois que, dans les excursions quotidiennes, ils revenaient à portée du chêne et du bouleau tordus ! C'est bien là !

Machinalement, il lançait, à toute volée, un coup de pioche furieux; et M. Rigodin haussait les épaules en ripostant :

— Sylvain Pacaud rirait bien, s'il nous voyait !

Cependant, Sylvain Pacaud n'avait pas quitté le pays, et rien n'autorisait à dire qu'il fût détenteur de cette fortune... Il n'y avait pas de plaintes à formuler, pas d'enquête à solliciter. Pendant six mois, M. Rigodin et Cabirou, chacun de son côté, mirent tout en œuvre, pour découvrir une preuve, un indice à la charge du braconnier.

Au bout de six mois, ils n'étaient pas plus avancés que le premier jour. De deux choses l'une : ou Sylvain Pacaud était innocent comme l'enfant qui vient de naître, ou c'était le plus habile et le plus rusé gredin qu'on pût rêver.

Mais, dans l'un ou dans l'autre cas, on restait au même point. Les deux cent mille francs étaient perdus. Félicie n'était plus une héritière, ce n'était plus qu'une fille à marier — sans dot ou presque sans dot — M. Rigodin ne pouvant pas, tout compte fait, lui donner plus de vingt mille francs, chose énorme déjà ! puisqu'il ne lui devait rester, après ce dernier sacrifice, que deux mille cinq cents livres de rente environ; à peine de quoi vivre.

Mais, il faut le dire, M. Rigodin souffrait moins de sa ruine pour lui-même, que pour sa chère Félicie. Elle avait beau lui dire, avec son meilleur sourire et de sa voix la plus douce :

— Cela m'est égal, père; quelques mille francs de moins ne m'empêcheront pas d'être heureuse,

Il secouait la tête et murmurait :

— Par le temps qui court, vingt mille francs ne sont pas une dot. Qui épouseras-tu ?... voyons... qui épouseras-tu ?

Longtemps, à cette question, qui revenait presque chaque jour sur les lèvres de son père, Félicie n'avait répondu que par un petit sourire et en échangeant avec sa mère des regards furtifs. Mais, un soir, que M. Rigodin, plus abattu, plus désespéré que jamais, répétait, pour la millième fois peut-être, en soupirant :

— Qui épouseras-tu ?

Elle rassembla tout son courage et répondit :

— Mon cousin.

— Anacharsis Truchot ! s'écria M. Rigodin en bondissant.

— Pourquoi pas ? dit doucement Mme Rigodin.

M. Rigodin regarda sa femme un instant, la bouche entr'ouverte, les yeux écarquillés, retomba sur sa chaise et répondit :

— Au fait, pourquoi pas ?

Il n'y avait pas d'objetions sérieuses contre ce projet. Anacharsis était un honnête garçon, assez naïf pour faire un excellent mari, s'il n'était pas assez fin pour faire un négociant de premier ordre. On le savait économe, actif, têtu comme une mule — ce qui est vertu parfois — et, tel qu'il était enfin, il plaisait à Félicie. Cette dernière raison valait, à elle seule, toutes les autres. Aussi, le lendemain, M. Rigodin répéta-t-il d'un air moins sombre :

— Pourquoi pas ?

De ce « pourquoi pas » à un consentement formel, la distance n'était pas grande et fut bientôt franchie. Dès les premiers jours de mars 1849, le mariage de Mlle Félicie Rigodin avec son cousin Anacharsis Truchot était décidé ; les bans étaient publiés et toutes les mesures prises pour que la noce, en dépit de la nouvelle situation des futurs conjoints, fut célébrée avec autant d'éclat que possible.

(A suivre)